

TAPISSERIE DE LURÇAT

Valeur : 1,00 F

Couleurs : noir, bleu, bistre clair,
bistre foncé, rouge, vert

25 timbres à la feuille



Dessiné et gravé en taille-douce
par DECARIS

Format vertical 36 × 48
(dentelé 13)

VENTE

anticipée, le 19 novembre 1966 à AUBUSSON (Creuse) et à SAINT-CÉRÉ (Lot);
générale, le 21 novembre 1966 dans les autres bureaux.

Jean Lurçat est né le 1^{er} juillet 1892 à Bruyères (Vosges) dans une famille d'origine espagnole. À l'issue d'études secondaires menées au lycée d'Épinal, il entreprend en 1911, selon le souhait de ses parents, de « faire sa médecine », mais il abandonne ce projet quelques mois plus tard, entre à l'École des Beaux-Arts de Nancy, y devient l'élève de Victor Prouvé et décide de se consacrer à la peinture.

En 1912, Lurçat vient à Paris; là, il travaille à la « Grande Chaurière » sous la direction du graveur Bernard Naudin, collabore à une revue d'avant-garde, *Les feuilles de mai* — où il côtoie de nombreux artistes parmi lesquels Élie Faure, Rainer-Maria Rilke, Ilya Ehrenbourg — et, déjà attiré par la décoration murale, signe avec le peintre fresquiste J.-P. Laffitte un contrat d'apprentissage que la guerre va rompre en 1914. En effet, bien qu'il soit exempté de service pour raison de santé et qu'en outre il nourrisse des opinions résolument pacifistes, Lurçat s'engage comme volontaire dès le début du conflit. Blessé en 1916, versé dans le service auxiliaire l'année suivante, il met à profit une permission pour faire réaliser sa première tapisserie, au canevas, par sa mère.

Après la guerre, Lurçat redevient surtout peintre; ses voyages en Italie, en Espagne, en Afrique du Nord, au Sahara et en Asie Mineure lui inspirent des toiles tourmentées telles que « La Sieste », « Paysage espagnol », tandis qu'un séjour à Arcachon (1930) donne naissance à une série de scènes maritimes, parmi lesquelles « Le Phare », « Les Barques », « Les Baigneuses ».

Mais, s'il est devenu un peintre connu et apprécié qui expose régulièrement en France et à l'étranger, Jean Lurçat n'a jamais cessé pour autant d'être préoccupé par les problèmes de la tapisserie: à tel point que les expériences auxquelles il s'est livré en faisant exécuter plusieurs tentures — jusqu'en 1935, par des ouvrières travaillant à domicile, en 1936, par la Manufacture des Gobelins — l'ont persuadé qu'il est nécessaire de dégager la tapisserie de l'influence de la peinture.

Fort de cette conviction, Lurçat accepte la collaboration que François Tabard, directeur d'une manufacture d'Aubusson, lui offre en 1937. À ce moment, la situation de la tapisserie est catastrophique : partout en Europe, les ateliers ferment les uns après les autres et ceux qui subsistent se cantonnent dans la copie d'œuvres du XVIII^e siècle.

Prenant conscience que les prix de revient sont démesurément enflés par suite du nombre excessif des coloris utilisés — au moyen âge, rarement plus de quarante contre trois mille environ dans les années « trente » — Lurçat décide de revenir, en les améliorant, aux méthodes qui ont fait le succès des anciens tissiers; dès lors,

non seulement il réduit le nombre des couleurs mais, allant plus loin, il compose ses cartons à partir des nuances de laine déjà existantes, créant ainsi la technique dite des « tons comptés », complétée par l'utilisation du « gros point » et du « carton chiffré ». Les pouvoirs publics ne sont pas indifférents à ces efforts de rénovation et, en 1939, alors qu'il s'est fixé à Aubusson, le Ministère de l'Éducation nationale lui commande quatre grandes tentures murales sur le sujet des « quatre saisons ».

Durant la Seconde Guerre mondiale, Lurçat, contraint en 1941 de quitter Aubusson, s'installe dans le Lot et prend une part active à la Résistance, ce qui vaut à son atelier de Lanzac d'être incendié par les S.S. en 1944. Aussi, après la Libération, est-ce dans sa nouvelle propriété des « Tours Saint-Laurent » — forteresse du XI^e siècle située au-dessus de Saint-Céré — qu'il compose désormais la plupart de ses cartons, usant d'un style lyrique fortement empreint de surréalisme tant pour illustrer des thèmes de la nature (astres, paysages, animaux) que pour exprimer les angoisses et les espérances de notre temps (grande « suite de tapisseries » intitulée « le Chant du Monde »).

A sa mort, survenue le 6 janvier 1966, Jean Lurçat laisse une œuvre immense, caractérisée par la multiplicité de ses aspects : décors et costumes de théâtre, notamment pour la Compagnie Pitoëff et l'American Ballet; illustration d'ouvrages littéraires d'auteurs divers : La Fontaine, Henri Fabre, Cingria, André de Richaud, Jules Supervielle, Patrice de La Tour du Pin; enfin, réparties dans le monde entier entre plus de cinquante musées, des céramiques, trois cents gouaches, six cents peintures et plus d'un millier de cartons de tapisseries.

Le timbre reproduit l'un de ceux-ci, « la Lune et le Taureau », œuvre bien dans la manière de Lurçat par son sujet symbolique et ses tons éclatants, et qui se prête par ailleurs à la miniaturisation philatélique grâce à des dimensions relativement modestes (1,41 m × 1,06 m).

Beaucoup plus vastes — trop pour supporter la réduction au format d'un timbre-poste — d'autres œuvres telles que « le Vin » (Musée de Beaune) ou « la Femme victorieuse du Dragon de l'Apocalypse » (église du Plateau d'Assy en Haute-Savoie) sont considérées comme les pièces maîtresses engendrées par le génie de Lurçat.

Par son titre d'ailleurs, la seconde fait songer à la fameuse tente de l'Apocalypse conservée à Angers et, de ce fait, incite la pensée à unir les maîtres tissiers du XIV^e siècle et celui qui fut à notre époque un véritable « rénovateur de l'art de la tapisserie ».

